JEAN BÉLIVEAU

Une longue quête autour

LA PRESSE CANADIENNE

À l'image de Forrest Gump à qui on l'a comparé en quelques occasions, **Jean Béliveau avait amorcé son tour du monde en courant.** Mais les genoux n'ont tenu le coup que quelques mois, flanchant avant même qu'il ait complété la traversée des Etats-Unis. Qu'à cela ne tienne, il a simplement ralenti le pas.

En cours de route, **Jean Béliveau a fait plusieurs rencontres marquantes**, dont quelques prix Nobel, parmi lesquels le président d'Afrique du Sud **Nelson Mendela**, le président du Costa Rica Oscar **Arias Sanchez**, l'artiste argentin **Adolfo Perez Esquivel** et de l'ancien président de la Corée du Sud **Kim Dae Jung**...

Des cadeaux et des souvenirs de son passage dans divers pays, Jean Béliveau en a cumulés des boîtes et des boîtes en plus de dix ans, dont **plusieurs livres de Dom Quichotte, des bibles, des chapelets, des médailles et des Coran...**

SONIA BOLDUC
sonia.bolduc@latribune.qc.ca

VANCOUVER – Parti il y a plus de dix ans pour un tour du monde de 75 000 kilomètres à pied pendant lequel il a porté dans ses bagages la cause de la paix pour les enfants, Jean Béliveau est rentré au Canada dimanche. Son arrivée à Vancouver annonce le dernier droit d'une longue aventure qui lui a permis de sortir d'une crise existentielle, de voir le monde, de sonder l'humanité et de devenir, assure-t-il, un autre homme.

Originaire d'Asbestos, entrepreneur à Granby pendant un long moment, puis Montréalais d'adoption, Jean Béliveau a quitté le Québec le 18 août 2000, le jour de son 45e anniversaire, tout juste après avoir annoncé son projet à ses proches. Il allait partir, peu importe leurs réactions, et ne prévoyait revenir que dans une bonne dizaine d'années selon ses estimations. Il ne reste aujourd'hui que 5000 kilomètres et neuf mois de marche...

Q Comment est né ce projet de tour du monde à pied?

R J'étais coincé entre deux vies. Je n'étais pas en dépression, mais dans un creux de vie pendant lequel la course à pied me servait de thérapie. Après des succès professionnels et des années de travail, j'ai fait faillite. J'étais brûlé. Un jour, en courant, je me suis demandé combien de temps je mettrais pour me rendre à New York, et plus loin encore. Je me suis mis à faire des estimations sur des cartes et j'ai réalisé que ça se faisait, que je pouvais le faire. À partir de là, le creux était fini, j'avais un projet qui me nourrissait. Je l'ai préparé pendant neuf mois, puis je l'ai annoncé à ma famille. Je suis reparti dans la vie sur de nouvelles bases.

Q Comment la cause de la paix pour les enfants s'est-elle imposée dans le projet?

R En fait, pendant ma préparation secrète, j'avais fait différentes approches, dont l'Institut de cardiologie qui avait refusé. J'ai frappé quelques murs. J'ai su par un organisme gouvernemental qu'il y avait la décennie internationale de la promotion d'une culture de la non-violence et de la paix au profit des enfants du monde qui s'annonçait, mais je me suis dit que ce n'était pas pour moi. Mais quand j'ai annoncé mon départ à Luce (Archambault, sa conjointe), elle m'a ramené cette idée, et j'ai finalement dit oui.

Mais après un bout aux Etats-Unis, je me suis remis en question. Je me sentais comme un imposteur et je me suis réfugié dans le bois loin du monde. Finalement, je l'ai pris comme un challenge et j'ai décidé de le relever.

Q La cause a donc pris de plus en plus de place dans la marche?

R En fait, ç'a été le nerf de la guerre. Le thème a fait avancer le marcheur, sinon, je ne serais peut-être pas allé très loin. Ça a apporté une âme à la marche en plus de faire évoluer ma pensée, de me faire réaliser que l'enfant est le coeur de l'humanité, qu'il est là pour la rendre meilleure. Mais on ne doit pas s'appuyer sur les enfants, on doit au contraire les élever.

Dans les faits, moi, je ne faisais pas grand-chose. J'ai donné des conférences, participé à des activités pour des organismes et associations qui oeuvraient pour la paix, tenté d'allumer les gens un peu. Si j'ai allumé des gens, je peux dire mission accomplie.

Q Il vous reste 5000 kilomètres à parcourir à travers le pays, dont une bonne partie dans le froid hivernal, avant d'arriver à Montréal. Physiquement, qu'est-ce qui aura été le plus éprouvant pendant ces 11 années de marche?

R Les montagnes du Pérou, le désert au Chili et la traversée du désert dans le Outback australien en plein été. Les montagnes, avec ses montées et ses descentes, avec un chariot de 50 kilos que tu pousses ou tu tires, c'est dur. Des fois, t'as l'impression que les genoux vont te péter. Dans le désert, il faisait 45 degrés et il y avait parfois cinq ou six jours entre les points de ravitaillement potentiels. Je ne pouvais pas traîner plus de 30 litres d'eau alors que j'avais besoin d'en consommer 10 par jour. Les gens de la place me disaient que j'étais fou et que c'était dangereux, mais des gens m'ont aidé en me cachant des réserves d'eau à certains endroits de mon itinéraire. Il fallait être organisé, ce n'est pas le genre de chose à faire de façon stupide.

Q Avez-vous jamais songé à abandonner?

R Oui, une fois, en Éthiopie, un pays splendide avec des gens très généreux dont tu dois te faire accepter. S'ils ne t'aiment pas, c'est dehors. Ç'a été un gros défi intellectuel de me faire accepter là-bas et psychologiquement le moment le plus difficile. Il y avait un problème de communication lié aux facteurs culturels, j'ai dû m'adapter. Mais j'ai pensé lâcher pendant un moment et j'en ai parlé à Luce. Elle m'a dit on t'aime et si tu reviens on va t'accueillir à bras ouverts, mais